

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 36

Artikel: A la rarbe des gabelous : (nouvelle inédite)
Autor: Cyprien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224096>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LO BLLIANTZE

L'ASSESEU Siméon l'avai rapportà de la faire d'Ynverdon on coupon de balla milanna. L'a portâte vè Pierro-Abram, lo tailieu dâo velândo.

— Vouâique po mè fêre on blliantzè, dite-mè vâi ? L'ai a-te prâo de milanna ?

Lo tailieu vouaité bin adrâi lo coupon, mè-sourè, carculé et lâi fâ :

— Mè foudrài bin enco on demi-mètre po ve fêre on blliantzè de sorta.

— N'ein è ran mè, que repond Siméon, l'e rapportâ d'Ynverdon demâ de la senannâ pas-sâia. Paudè-vo, oï àna, m'ein fêre on blliantzè ?

— Ne pu pas, que vo dio !

Siméon s'ein va vè lo tailleur de Vela-Epeney, que lâi fâ onna balla veste po la demein-dze, que lâi allâe coumeint la cuva à n'on pû.

— Ai-vo lo compto ? démandè Siméon.

— Eh ! l'e râobliâ tsi mè ! fâ lo tailieu... mâ rin ne priss... Vo l'apporterè déman ein paascent.

A l'avis que de sâi cein, arrêvè son bouêbo, lo petit Julet qu'apportâvè la nota.

— Mâ, mâ, que fâ Siméon, en vouaiteint lè z'hâillon ào valottet, l'est ma milanna ! Ne vâyo pas troblio, l'est ma milanna !

Lo tailieu que ne s'atteindâi pas à stasse, l'a dû avouâ que l'avâi biav et bin prâi dein lo coupon à Siméon sur hâillon por son valer !

— Mâ, dites-mè vâi, que fâ Siméon, coumeint vo z'ai pu lâi trâovâ on blliantzè et on gâillon po lo bouêbo, tandi que noutron Pierro-Abram m'a de que lâi manquâve on demi-mètre po mè fêre on blliantzè et rein d'autro ?

— Ah ! que repond lo tailieu de Velâ-Epeney, l'est que lo valet ào Pierro-Abram a quat' ans dè pllie que noutron Julot...

Sami.

A LA RARBE DES GABELOUS

(Nouvelle inédite).

LLO ! ici, le poste de douane du Varroz !

— Allô ! sergent Lamy ! Le Rouquin est signalé dans la région ; l'agent Carrez l'a vu au Café du Planoz ce matin. Il prépare un coup. Bonne occasion pour le pincer !

— Entendu ! Merci !

Le chef de poste, appointé Petithuguenin, se frotta les mains. Il entrevoit enfin la grosse prise qui devait lui procurer de l'avancement ; l'ambition qui le rongeait, allait être satisfaita. Pincer le Rouquin, l'inassimilable contrebandier, c'était, du coup, ses galons de caporal-douanier.

— Agents Cornoz, Petitat, Rasteur, à l'ordre ! Il y a du nouveau. Le Rouquin est signalé dans le secteur. Vous Cornoz, au poste du Passoir, Petiat, au Puits ; Rasteur, vous doublerez Agnelaz, sur la route. Ouvrez l'œil, hein, et le bon ! Au coup de sifflet, tous les postes rallient. Compris ?... Exécutez ! mousqueton, cartouchières !...

Les trois gabelous saluèrent, la main au képi,

et, sans hâte — car ils détestaient le zèle intéressé du chef de poste — sortirent du corps de garde, l'arme à l'épaule.

— Pour nous les corvées, toujours, et le galon pour lui ! gronda Cornoz, en crachant à terre. Et poser par ce temps de chien ; les « fling » vont en pomper !...

Resté à son bureau, Petithuguenin tira sa montre.

— Trois heures... Ce sera pour ce soir. Cette fois-ci, je le tiens. Il m'a passé entre les doigts trois fois déjà, ce sacrifiant. On lui enverra un pruneau s'il le faut, ajouta-t-il, en vérifiant le chargeur de son revolver.

— Encore un pot, la mère Tapage. C'est moi qui paye, les amis !

Jovial, celui que les douaniers surnommaient le Rouquin, payait à boire, selon son habitude à toute la table, au café du Soleil. Le Rouquin — on ne lui connaissait d'ailleurs pas d'autre nom — n'était pas mauvais bougre, au fond ; il n'avait pas pour un sou de méchanceté. Mais il était paresseux, d'une paresse incurable, et, avec ça, roublard en diable : toutes les qualités pour faire le meilleur chevalier de la « contrebusche » !

— Santé ! les amis, clamait-il, en élevant son verre à la hauteur de sa figure ronde, allumée de ce rose à taches de rousseur.

Les gobelets choqués :

— Alors, ça va toujours, le métier, Rouqui ?

— Pardi, oui ! toujours mieux !...

— Et les gardes ? Tu te feras pincer une bonne fois !

— Le Petithuguenin a juré de m'avoir. Mais celui qui me prendra en faute n'est pas encore n'e-sclaffa-t-il en agitant sa tignasse rousse !

Le Rouq' s'était spécialisé dans le drainage de l'or français, qu'il passait en Suisse ; c'est du moins ce que les gens prétendaient ; car lui, malgré son naturel bavard, ne lâchait jamais, même dans ses tunes, un mot de ses affaires qui pût le compromettre. Il ne travaillait pas pour son compte, d'ailleurs, n'ayant pas assez d'argent d'avance ; il n'était que le courtier de quelques aigrefins qui gardaient soigneusement l'incognito.

Son trafic consistait à changer aux paysans français leur or caché à la réquisition, et qu'ils n'osaient faire circuler, de peur de l'amende.

Ils se trouvaient dans la situation, qui eût été curieuse si elle n'eût été embarrassante, d'avoir de l'or et de ne pas oser s'en servir ; poussés par le besoin de monnaie courante, ils échangeaient au Rouquin leur or contre des billets ; grâce à la dépréciation du papier-monnaie, ils y trouvaient largement leur compte, mais... lui aussi.

Ce jour-là, il devait avoir une belle collection de napoléons, car il rôdait le pays depuis une semaine déjà.

La ribote continuait au café du Soleil. L'après-midi tirait à sa fin. Des bribes de chansons-à-boire, coupées de rires épais et de hoquets, s'élevaient par intermittences au-dessus du brouhaha enflé. Cependant le madré Rouquin conservait toute sa lucidité ; il trinquaient, mais sans boire. Il s'était éclipsé plusieurs fois, avait eu un conciliabule rapide derrière l'auberge avec un individu qui l'avait quitté avec des hochements de tête entendus.

Les buveurs s'aperçurent vaguement, dans leur ivresse, qu'à un moment donné le Rouquin n'était plus là... mais il y avait encore des chopes à demi-pleines !

La nuit tombait ; il n'était que six heures pourtant ; mais c'était l'automne et il bruinait.

Cornoz, à son poste de guet du Passoir, avait déroulé sa périne et s'était accroupi derrière le mur. Depuis un instant, il semblait entendre, dans la futaie, des craquements de branches mortes sous des pas feutrés par la mousse forestière. Il se haussa légèrement et regarda entre deux pierres formant créneau.

Un homme était là, à dix pas, qui s'apprêtait à franchir le mur-frontière.

— Halte ! Douane !...

Mais l'autre, au lieu de s'arrêter, se mit à détalier comme un lièvre.

Le douanier lâcha en l'air un coup de son mousqueton, lança un coup de sifflet strident, en se lançant à la poursuite du fuyard qu'il avait reconnu : c'était le Rouquin !

Cornoz, aux premiers cent mètres, courut de toute sa vitesse ; mais il remarqua bientôt que le contrebandier n'avait pas franchi le mur, qu'il le longeait, et que son avance du début diminuait insensiblement. Le garde-frontière redoubla de vitesse ; bientôt il entendit derrière lui ses deux camarades alertés par son coup de feu. Tout à coup, le Rouquin, qui ne semblait pas dans un bon jour, buta contre une branche d'arbre, s'étale de tout son long dans un tas de « dais », s'y empêtra une seconde, et reçut brutalement sur son dos le douanier qui lui serre déjâ la nuque, le genou dans les reins.

Le renfort arrivait, et le contrebandier se laissa conduire au poste sans résistance.

Enfin pincé, le Rouquin, lui lança l'appelé Petithuguenin, d'un air de triomphe. Qu'avez-vous donc de si compromettant à dissimuler, que vous cherchez à enjamber la frontière sans passer au poste ? !...

Sans un mot, le contrebandier ouvrit son sac de touriste et vida ses poches. Total : quelques mètres de soierie, deux paires de chaussettes et cent-vingt francs en or !

— C'est tout ? interrogea le chef de poste désappointé, qui espérait faire une bonne prise. Fouillez cet homme !

Mais on ne trouva rien d'autre sur lui. Petithuguenin était furieux ; ses hommes rigolaient sous cape et se poussaient du coude. Un sourire imperceptible plissait les lèvres du Rouquin, qui jeta un coup d'œil rapide à la pendule. Son amende payée, son butin confisqué il sortit du poste ; il boitait tout bas de la jambe gauche, mais à cinquante mètres de là, il retrouva comme par enchantement son pas allongé et régulier de coureur de montagnes. Si les grands sapins avaient eu des oreilles, ils auraient pu l'entendre murmurer dans la nuit profonde cette fois :

— Celui qui me pincerai n'est pas encore né !

Dix heures du soir. Dans une petite salle au premier étage du Café frontière suisse, deux hommes silencieux semblaient attendre ; ils ont l'air consternés.

— Affaire manquée, dit enfin le plus âgé des deux, en tirant sa montre. La nouvelle répan-

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron

Lausanne

III

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

III

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

due, il y a un moment à la salle à boire, est donc vraie. Sacré Rouquin ! Maladroit ! Se faire pincer avec une pareille quantité d'or !

— C'est une perte sèche d'au moins vingt mille francs...

Trois coups retentissent en ce moment à la porte, puis deux, puis un. C'est le signal convenu entre le courtier et les deux hommes. Sur la table un poing frappe avec le même rythme, et la porte s'ouvre. Le Rouquin, l'air gaillard, entre ; son sac semble très lourd...

— Alors, Rouquin ? Grillé ?

— En ai-je l'air ? répond le contrebandier en riant d'un rire silencieux, mais qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles.

— On vient d'apporter la nouvelle ici, en bas, au café, que tu avais été pincé par les douaniers.

— Et vous l'avez cru, répond le Rouquin en déposant sur la table un de ces petits barils de quatre à cinq litres que les paysans utilisent aux fénaisons pour maintenir le vin au frais. Il se met en devoir d'en enlever la poignée et la douve qui la tient.

— Regardez plutôt, Messieurs...

Le petit tonneau était plein d'or ; les pièces brillaient sous la lampe d'un éclat sombre.

— Il y en a pour vingt-cinq mille francs !...

— Alors ? ! s'exclamèrent ensemble les deux commettants.

— Alors ! alors !... Je savais bien, répondit le contrebandier en allongeant son museau de renard, que les gabelous m'avaient repéré et que j'étais flambé avec ma cargaison si je ne me débrouillais pas sans tarder. Mais, patience, j'ai plus d'un tour dans mon sac ! Je viens d'en jouer un bon à Petithuguenin, qui pourra attendre encore son deuxième galon :

Je prends cinq napoléons dans ma poche et quelque étoffe de peu de valeur ; ce sont quelques miettes du bénéfice que je laisse à ces messieurs de la douane ! Je fais semblant de chercher à passer la frontière en contrebande, je joue la petite comédie du contrebandier qui cherche à s'échapper, et se fait finalement pincer, en attirant sur moi toutes les forces du poste, et... pendant que se joue ce petit drame inoffensif, mon frère, que vous connaissez bien, et qui est trop simple pour deviner le contenu de ce tonneau, lui fait passer la frontière tranquillement, à l'heure convenue, sans encombre, et me remet le magot à la fontaine froide, où nous avions rendez-vous !...

— Roublard, va !... Et, maintenant, partageons !

Cyprien.

L'AVOCAT CLOUÉ

N raconte que lord Russell, le célèbre avocat anglais, interrogé un jour en pleine audience, un témoin présenté par la partie adverse, lui dit :

— Croyez-vous qu'un miracle soit possible ?

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un miracle, répondit le témoin.

— Je vais essayer de vous le faire comprendre, reprit l'avocat. Figurez-vous qu'un jour, tandis que vous attendez un tramway sur un trottoir, un volet se détachant d'une fenêtre tombe d'un quatrième étage, vous frôle à son passage, sans vous blesser. Comment appelleriez-vous ça ?

— Un accident, répondit impasseablement le témoin.

— Bien. Mais figurez-vous que le lendemain et à la même heure, le même fait se reproduise, dans les mêmes circonstances, et avec la même chance pour vous. Comment appelleriez-vous ça ?

— Une coïncidence ! dit le témoin.

— Voyons, voyons, ajouta l'avocat, perdant un peu patience, mais si le troisième jour, au même endroit, à la même heure, le volet tombe toujours du quatrième étage, vous frôle sans vous faire de mal. Que diriez-vous, que diable ?

— Trois fois de suite, au même endroit et à la même heure ?... Je dirais que c'est une habitude !

Le célèbre avocat s'avoua vaincu.

L'EXPOSITION RÉGIONALE DE CHATEAUX-D'OEX

Verte et grise, la vallée du Haut Pays s'étire des longs brouillard rampants qui, trop longtemps, l'ont voilée. Elle sourit, toute ragalardie sous le soleil retrouvé ; il est célèbre, lui aussi, par sa présence, la fête régionale, la fête du travail, celle des chalets, des métiers, des savantes compositions culinaires, des travaux délicats, des minutieuses ciselages, des imaginations artistiques qui ont su, de la grisaille de jours souvent monotones, composer un poème rustique donnant libre cours à l'esprit d'adaptation, d'invention, d'envol, d'une population qui magnifie ses aspirations, prend conscience de ses ressources pour se sentir plus forte et vaillante. Un large et chaud courant de sympathie générale fait battre les cœurs à l'unisson dans un commun sentiment d'admiration pour tant de peine prise et une si totale réussite.

Car, de tous les chalets, des hameaux, des villages voisins, de la plaine aussi, des groupes déambulent qui sont accourus, attirés par la prometteuse affiche synthétique. En un racourci suggestif elle annonce le concours fidèle de ceux du haut et du bas qui, depuis longtemps se sont mis en chantier pour donner leur mesure.

Les armaillis en vestes de velours, de cotonnade, aux petites manches bouffantes, la calotte crânement inclinée sur l'oreille vont droit au bétail de choix, sélection sévère, qu'ils discutent en connoisseurs. Voici Flora, Etoile, Diamant, Cerise, Draga, Charmante, la Schleppé et tant d'autres, astiquées à croire qu'elles sortent à l'instant d'une salle de bains dernier cri, de chez le coiffeur élégant — n'ont-elles pas la queue ondulée, à l'eau sucree peut-être, par de savants tressages ? Toutes ces vaches savent d'instinct se tenir en société, on n'entend que quelque rare meuglement ; elles acceptent d'un air de placidité bien jouée les propos louangeurs qui s'échangent à leur sujet. Mais la semaine leur paraîtra longue à parader à l'étroit. Peut-être même, vanité négligée, seront-elles toute aise de quitter le monde et ses pompes pour se voir moins belles dans leur bonne écurie, ou pour brouter la dernière herbe des hauts pâturages qu'elles quitteront tantôt pour remuer dans les bas.

C'est merveille que de voir l'art, et donc l'ordre, qui préside à l'harmonieux agencement de tant de matière diverse. Au sous-sol les gras fromages « et dis-moi, Louis, ce trou là, dans ce gros, ne te met-il pas la dent ? Ma parole, c'est tenter son prochain. Je me demande s'ils l'ont mis là pour ça ou bien un malotru aurait-il oui bien, aurait-il... ». Louis, crois-moi, embrie-toi pour la salle voisine où les boeufs bien clos, des fruits encore verdurets — dame, avec cet état de grenouilles ! — du miel, des jambons, des saucissons te feront risette sans danger. Et, au passage, tu recevras quelque croustillante consolation à grignoter. Qui l'eût cru, Louis, que tu pourrais, si tu le veux, faire croître sur quelque esplanade bien abritée abricots, pêches, reines-claudes, et dans ton verger cerises, pommes, poires, prunes, et sur la treille du raisin de vigne, et dans ton jardin des légumes exquis à la saveur bien meilleure que ceux de la plaine, tout comme les fleurs de tes pâturages sont plus colorées que celles de leurs prés ? Louis, mon ami, gageons que tu te hâteras désormais, de nettoyer tes arbres des branches mortes, de la mousse qui les encombrent trop souvent pour, à l'automne, remplir tes celliers, garnir tes bocaux.

Comme aussi tu prendras soin de reboiser tes forêts — gare aux avalanches, Louis ! — de solides sapins, d'épicéas entremêlés d'arrolles résistants, de mélèzes gracieux et fragiles. Préféreras-tu les travaux de défense de la Manche, hermès en terre et en mottes, ou les solides murs de l'Etvaz, en maçonnerie sèche ? Les procédés modernes que te communique l'inspecteur forestier sont bien utiles. Tu ne descends plus maintenant les billons à l'aveuglette, qui tombaient au hasard, s'échappaient et que tu avais tant de mal à rattraper avec un treuil, non, tu les cordes et d'un commode frein de bois tu règles à ton gré leur vitesse et leur direction. Savais-tu tes forêts si riches d'essences diverses ? Des sapins, blancs ou rouges, les épicéas, aux mélèzes, aux arrolles même, aux nombreux hêtres qui sonnent à l'automne une fanfare éclatante, à l'ormeau, à l'érable, au sycamore, aux plânes royaux qui étaient majestueusement leur splendide couronne ? Tu retrouveras dans tes déambulations de... bûcheronnage, — entre nous, Louis, de braconnage, pas vrai ? mais « on a ça dans le sang » — quelque pendant à ce très rare épicéa pleureur qui serre pitueusement ses branches tout autour du tronc, à le masquer complètement, à cet épicéa en fusée, à ces bois curieusement rongés par les fourmis, coquilles nautiques, ou sculptées, projeté en mille radicelles par un champignon vénéneux. Tu repéreras aussi — je ne dis pas les chamois — ne les longues-tu pas des fois et des fois de derrière, tes volets mi-clos, avant que de le surprendre dans les bons coins, bandit à la longue carabine ! — ni les chevreuils, ni les marmottes, ni les lièvres, ni le hérisson, ni le blaireau, ni la loutre, ni la martre, ni la belette, tous dressés, tapis, embusqués si naturellement dans les rocallages habilement aménagées, mais bien l'aigle, le faucon, le busard, les pics, les perdrix, et ses beaux coqs de bruyère, les tétras, ses geais, ces pies, cet écureuil, prêt à s'en voler, capturant leur proie, ou bâtement posés sur une branche, sur du pain de coucou, de la bruyère... Dans son coin, un hibou ou, qui sait, une hulotte va hululer. Hibou de malheur, si tu entames ta triste mélodie de mauvaise augure tu pourras bien périr cloué sur quelque porte de grange, pauvre hibou, inoffensif hibou aux yeux d'or.

Et les photos, Louis ! les belles photos des sommets ne te donnent-elles pas envie de suivre Bornet, l'impeccable Bornet, alpiniste éprouvé qui saura sans dommages, lui, le vainqueur du Château-Chamois, te guider dans ces régions de ton beau pays, pour toi inconnues, éclatants paysages d'hiver, rochers, cabane, que des photographes de talent ont pour toi fixés.

Vrai, Louis, l'exposition, ton exposition, offre l'image fidèle des activités de tous, depuis le développement rapide de tes journaux, l'essor des hôtels, pensions, des sociétés diverses, des instituts, étrangers et indigènes, des produits de tes négociants, jusqu'aux vaillants travaux de tes artisans, de tes peintres, de tes sculpteurs.

Choisiras-tu une chaise à traire vernie, fleurie, sculptée, quel luxe ! des outils soignés comme les font encore de consciencieux menuisiers, des ébenistes, des charbons, des selliers, des serruriers, doterias-tu la Fanchette d'un égouttoir à vaseille, d'un gai mobilier de jardin, de meubles coquets ? Pour l'instant, Fanchette guigne les beaux tapis du pays faits de « pattes » qu'on a découpées en fines bandelettes, soigneusement ajoutées, empêtronnées et tissées, « inusables » dit Fanchette sûre de son fait. Elle s'attarde devant les collections variées des tisserandes de l'Etvaz, nappages, toiles diverses, celles des tricoteuses à la machine, celles des brodeuses au coussin, que tu vois œuvrer en public. Et Louis, qui a rejoint Fanchette, ne peut s'empêcher de les trouver bien crânes ces femmes qui se sont débrouillées pour ajouter du leur à l'argent liquide rare, de la vente du bétail, du bois, d'un pré maigre, au printemps et à l'automne. Fanchette entre sur la pointe des pieds dans les salles où tant de charmants travaux féminins sont exposés : délicates broderies, coussins originaux, chantant sous la jute jaune qui tapisse heureusement les parois — mais aussi a-t-on recours à des étagalistes de carrière — coussins de fleurs appliquées, brodées, peintes. Que de temps, de peine, de patience et de joie pour réunir tous ces petits chefs-d'œuvre qui sauront si bien apporter leur note de confort, d'intimité, dans la belle chambre rangée du chalet d'en bas ! Fanchette est toute fière de ses paysses. Elle ne se sera pas douté qu'il y eût tant de savoir-faire. Et voici encore de la lingerie engageante, des robes, des costumes. Marierait-elle sa dernière fille, baptisera-t-on le petit, Fanchette se rappellera les bonnes adresses du pays.

Louis stationne devant un dressoir sculpté, de chêne fumé, bien sûr. Il le verrait fort bien chez lui en bonne place. Il a dépassé déjà les souliers — cossus et solides, ils le sont — les seilles, brouettes, luguettes, manches divers, les plans de problématiques chalets neufs. Il grossit à son tour le cercle des gars qui envient le beau traineau suspendu, je ne vous dis que ça, mes amis ! — peint sur le devant, vernis, luisant, attelé à un cheval, pourvu d'une imposante, sonnante grelotière, qui ne demande qu'à s'élancer pour vous emporter, vous et votre « bonne » sur la neige étincelante. Il a revu avec plaisir les tableauins des anciens, faits de papiers colorés, adroïtement découpés, collés avec un art patient pour reconstituer les scènes familiaires, la montée à l'alpage, la vie du chalet. Mais pour lui, le clou de ces violons d'Ingré, c'est bien l'église de l'Etvaz avec son horloge miniature, qui marche et surtout les chalets fidèlement reproduits avec leurs fleurs d'étoffe devant les fenêtres, leurs vaches et leurs armoillies de bois peint si bien campés. Il ne se lasse pas de les admirer.

Et quand, enfin, arrivé au bout de sa randonnée — il se réserve le Musée pour un autre jour — il arrive sur la place de la Gare, grouillante de bruits et de rires, tire-pipes où d'accortes Vaudoises font le coup de feu à côté de leurs compagnons, carrousel où se prélassent depuis bien quelques tours — et jusqu'à quand — deux bons vieux bâts, la canne serrée entre les genoux, les yeux perdus en quelque ravissement, balançoires endiablées à vous donner le tournis, et Dante et la Voyante. Dante sur le seuil de son antre qui, en quelques tours de passe-passe, tourne des plus habiles, ma foi, et les mieux présentés, attire un nombreux public émerveillé, Louis, un peu ahuri, un peu assourdi, Louis se retourne vers sa Fanchette pour lui dire avec une pointe d'émotion :

— C'est égal, Fanchette, on dira ce qu'on voudra, il n'y a qu'une voix pour le dire, notre exposition nous rend tout fiers de nous et il y a bien de quoi. Respect pour tous. Ils ont bien fait les choses. A ce taux, on peut aller de l'avant avec honneur, je suis rudement content d'y être venu voir moi-même.

Exposition, exposition, que de « cottedters » à la veillée tu vas susciter ; que d'explorations en commun pour se rappeler les particularités du travail de Paul, d'Henri ou de la Marie. Longtemps encore la vallée reviendra à tant de sujets qui l'ont charmée, émue, lui ont donné confiance en elle-même, auront fait naître de beaux enthousiasmes pour, visant toujours plus haut, ancrer au cœur des générations montantes cet amour du sol natal qui te caractérise, Haut Pays.

Autrefois et maintenant. — On causait civilisation et progrès.

— Les choses ont bien changé depuis cent ans, disait quelqu'un. Napoléon ne ferait plus aujourd'hui ce qu'il fait dans le temps.

— C'est certain, répondit un autre. Il ne dirait plus : « Du haut de ces Pyramides, quarante siècles vous contemplent. »

— Que dirait-il donc ?

— Il dirait : « Du haut de ces Pyramides, quarante cinématographes vous contemplent. »